

ANNIE LEMIEUX-GAUDRAULT



La
Peur
du
Loup

TOME 2
ÉLISE

Libre  Expression

ANNIE LEMIEUX-GAUDRAULT

La
Peur
du
Loup



À mon père, qui adore également la sci-fi.

1

Eos

Niveau d'énergie: 9/10

Niveau de stress: 1/10

Efficacité physique et mentale: 9/10

Sentiment général de compétence: 10/10

Comme tous les matins, à l'occasion de notre réunion d'équipe quotidienne, je remplis ma fiche RAM (Rencontre d'autoévaluation matinale). Il s'agit d'une réunion très appréciée – et devenue rapidement obligatoire – par la direction de l'entreprise de construction de jets privés pour laquelle je travaille depuis six ans, Eos Aéronautique. À mes débuts au sein de la compagnie, je considérais qu'il s'agissait d'une perte de temps, et même que l'exercice était ringard. Avec les années, mon opinion a changé. Je trouve maintenant agréable de discuter en début de journée avec les cinq autres membres de mon équipe, la GEC (Gestion des éléments critiques). La réunion, d'une trentaine de minutes environ, est segmentée en plusieurs parties. Après avoir rempli notre fiche RAM, nous discutons de notre état général – santé physique et morale, soucis personnels ou professionnels, etc.

Ensuite, notre chef d'équipe, qui préside la réunion, énumère les éléments positifs au niveau de notre rendement, de la qualité du travail et de la sécurité. Cela est évidemment suivi par les points négatifs touchant les mêmes sujets, surnommés les « oups ! ». Même après toutes ces années, ce nom me fait encore rire. On ne pourra jamais reprocher à ma compagnie de ne pas avoir le sens de l'humour. Enfin, notre chef d'équipe nous demande de faire un suivi rapide de chacun de nos projets respectifs et établit les priorités pour la journée. Notre fiche RAM est ensuite classée dans notre dossier et nous recevons chaque mois des graphiques illustrant l'évolution de nos niveaux d'énergie, de stress, d'efficacité et de compétence sous forme de courbes et de diagrammes. Je suis toujours amusée lorsque je prends connaissance des croquis me concernant. C'est comme ça, avec les ingénieurs, tout est prétexte à faire des graphiques.

Aujourd'hui, nous tenons notre réunion dans le jet que l'entreprise laisse à notre disposition pour faire la navette entre le bureau de Montréal et celui de Toronto. Nous avons rendez-vous avec nos collègues anglophones pour rendre visite à un fournisseur torontois se spécialisant dans la fabrication de fournitures de cuisine destinées aux transporteurs aériens. Je travaille pour la division de l'entreprise qui construit les jets privés haut de gamme, les Eos d'Or. Plus précisément, je fais partie du secteur chargé du design d'intérieur. Les appareils nous arrivent « tout nus » et nous devons les équiper selon les besoins spécifiques des clients les ayant commandés. Il s'agit d'appareils très luxueux dont le prix de base est de 50 millions de dollars. Chaque client est libre d'ajouter les « extras » qu'il souhaite, moyennant évidemment une somme supplémentaire, qui dépasse souvent les 15 millions de dollars. Les possibilités sont infinies : cuisine équipée avec comptoir de granite, salles de bain complètes, chambres avec grands lits,

plancher de bois franc, fauteuils chauffant et massant en cuir véritable, etc.

Mon équipe, la GEC, est chargée de gérer les demandes spéciales et les problèmes qui peuvent survenir lors de l'installation du matériel. Nos clients peuvent avoir beaucoup d'imagination lorsqu'il s'agit de faire la liste des équipements et accessoires qu'ils désirent. Par contre, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un avion qui doit voler et être sécuritaire, et qui est soumis à de grandes contraintes physiques. C'est à la GEC de trouver des solutions pour intégrer à l'appareil du matériel ou de l'équipement dont l'utilisation à bord d'un avion est à première vue difficile, voire impossible.

Notre jet est encore immobile sur la piste adjacente aux installations ultramodernes de la société où se trouve mon bureau. Nous attendons deux retardataires : notre vice-président et Simon, mon collègue et ami. Mon chef d'équipe, Benjamin, est debout pour présider la rencontre RAM. Il se penche pour mieux voir par le hublot.

— Bon, voilà Fournier qui s'en vient ! Encore en retard. Rien pour aider sa courbe de ponctualité !

Je me tourne pour regarder à mon tour par le hublot. Simon court sur le tarmac. Sa mallette en cuir pleine à craquer s'ouvre inopinément et des feuilles s'en échappent, se répandant sur la piste. Il s'en aperçoit et rebrousse chemin en tentant maladroitement de les rattraper, ce qui fait rire de bon cœur mon chef d'équipe.

— Pauvre Fournier, à le voir comme ça, personne ne pourrait croire qu'il construit des avions ! Bon, on était rendus où ? Ah oui, les oups ! Qui veut commencer ? demande-t-il en s'adressant aux quatre membres de l'équipe déjà présents.

Nous nous sommes assis un peu à l'écart des autres équipes qui, elles aussi, procèdent à leur réunion RAM. Le jet dispose de quatre-vingts places et n'est rempli

qu'au quart. Nous ne serons qu'une vingtaine d'employés à assister à la démonstration du fournisseur.

— Moi j'ai un oups ! touchant la sécurité, mentionne Pascal avec trop de motivation. Hier, quelqu'un a laissé son plat de plastique dans le lavabo avec un restant de nourriture SANS l'avoir lavé !

Pascal travaille au sein de la GEC depuis une dizaine d'années. Il vient d'avoir trente-cinq ans, il a les cheveux courts et un visage angulaire. Comme il est très grand et très mince, il a beaucoup de difficulté à trouver des vêtements qui lui conviennent. De toute façon, à voir ce qu'il choisit pour s'habiller, il est évident qu'il ne s'agit pas d'une de ses priorités. En revanche, pour tout le reste, il est excessivement pointilleux, à un point qui frôle le trouble obsessionnel compulsif. Il a bon cœur, mais malheureusement les relations interpersonnelles ne sont pas sa grande force. Il vit carrément sur une autre planète.

— Et en quoi c'est un problème de *sécurité* ? demande Sandrine avec agacement.

Sandrine est un peu plus jeune que moi. C'est une fille super et très dynamique, parfois même frondeuse. Elle a un petit côté rock'n'roll qui transparaît dans son attitude et ses choix vestimentaires. Elle partage sa table de travail avec Pascal et est habituée aux échauffourées avec lui.

— C'est clairement un problème de sécurité. Vous vous rendez compte des milliers de bactéries bien installées dans ce milieu propice à leur croissance ? explique Pascal avec sérieux.

— Mon Dieu, nooon ! Elles vont nous attaquer ! lance Luc sur un ton exagérément catastrophé, ce qui nous fait tous rire, à l'exception de Pascal.

Luc est âgé d'une quarantaine d'années, c'est le doyen de notre équipe. Marié, il est l'heureux papa de quatre filles. Il priorise sa famille et, même s'il adore son travail, il n'est pas intéressé à grimper les échelons de l'entreprise. C'est un bon vivant, toujours prêt à

faire rire et à s'amuser. Il est petit et très costaud. Il partage sa table de travail avec Benjamin, son grand ami.

Luc et Benjamin se sont rencontrés à l'université, où ils se sont liés d'amitié. Benjamin a même décroché son emploi au sein de la compagnie grâce à Luc, qui avait insisté auprès de la direction pour qu'on l'embauche alors qu'il n'avait pas encore terminé ses études. Étonnamment, ils sont très différents. Benjamin est grand, svelte, très bel homme, éternel célibataire et carriériste. Il sait faire preuve de leadership. Il est habile pour gérer les crises et pour régler les dossiers difficiles. Toutefois, les deux hommes possèdent le même sens de l'humour et font souvent les bouffons.

— Vous ne comprenez pas. Je crois qu'il y avait du poulet dans le plat, insiste Pascal.

— Non, pas vrai ? Ça va être l'invasion de la salmonelle géante ! renchérit Sandrine.

Benjamin éclate de rire alors que Luc tape dans ses mains. Le visage de Pascal devient rouge.

— C'est ça, riez ! Il y a juste moi, ici, qui ai une compréhension adéquate de la rapidité de la multiplication des bactéries.

— Mais non, Pascal, pas besoin de te fâcher. On va faire plus attention, la prochaine fois, avec nos restants, dis-je par empathie pour lui.

— Élise a raison, conclut Benjamin pour mettre fin à la discussion. Je propose qu'on instaure la procédure suivante : il faut bien vider et nettoyer nos plats après avoir mangé et ne pas les laisser traîner dans le lavabo. Est-ce que ça convient à tout le monde ?

— Quels plats ? demande Simon, qui vient tout juste d'arriver à notre hauteur dans l'allée de l'avion. Ça me fait penser que j'ai oublié le mien au bureau, hier.

Le commentaire de Simon déclenche une rafale de rires au sein du groupe, dont celui de Pascal. Le retardataire s'assoit à côté de moi sans trop saisir ce

qui se passe. Simon est mon grand complice depuis que j'ai commencé à travailler pour Eos Aéronautique. Nous partageons la même table de travail, mais aussi nos joies et nos soucis. Dans la trentaine, il a une belle apparence – sans être aussi spectaculaire que Benjamin –, mais, surtout, il est absolument adorable. D'une gentillesse infinie, il est toujours prêt à rendre service ou à remonter le moral des troupes. Il peut se montrer gaffeur plus souvent qu'à son tour, mais sait faire preuve d'un excellent sens de l'humour et d'une autodérision qui lui permet de se faire pardonner presque tout.

Les passagers sont maintenant tous bien installés à bord, et l'avion prend enfin son envol. Après quelques minutes, le pilote lève la consigne nous imposant d'attacher nos ceintures. Nous atterrirons à Toronto dans moins d'une heure. Je me cale confortablement dans mon fauteuil et souris en pensant à quel point j'aime mes coéquipiers. La GEC est en quelque sorte devenue une deuxième famille pour moi. Nous passons énormément de temps à travailler en équipe. Cinq jours sur sept depuis six ans, je partage mon temps et mon espace de travail avec eux. Nous connaissons les qualités et les défauts – ainsi qu'une grande partie de la vie personnelle – de chacun.

Au bureau, nous sommes tous installés dans le même local et nous partageons trois tables de travail sans cloisons, ce qui ne laisse pas beaucoup de place pour l'intimité. Même si des prises de bec peuvent survenir à l'occasion, nous nous respectons et nous nous apprécions. Je suis choyée d'être tombée sur un aussi bon groupe, avec lequel il est toujours possible de s'amuser malgré le sérieux de notre profession. Simon se tourne vers moi.

— Tu as des sorties de planifiées, pour ce week-end? me demande-t-il pour faire la conversation.

— Je vais à un mariage, demain.

— Qui se marie?

— Alexandre. Je ne crois pas que tu le connaisses. C'est un ami de Sara et, par ricochet, de Marie et moi.

— Tu y vas avec Jonathan ?

— Non, il a quelque chose dans sa famille. Il m'a dit qu'il essaierait de venir me rejoindre en soirée.

Simon affiche un air désapprobateur.

— Ne me regarde pas comme ça !

— Un gars qui n'accompagne pas sa blonde à un mariage, tu ne trouves pas que ça veut dire quelque chose ?

— Je sais que j'ai un historique de choisir des gars qui ont un problème avec l'engagement, mais cette fois-ci j'ai changé mon *casting* ! réponds-je à Simon, qui ne bronche pas. Je te le dis ! Jonathan n'est pas comme ça. Il déménage chez moi le mois prochain !

— D'accord... Mais je me méfie quand même de lui. Il ne me donne pas l'impression d'être le gars le plus fiable...

— Simon, Simon... Tu te méfies de tous les hommes que je fréquente.

— Peut-être... C'est parce que tu es trop formidable. Il y en a aucun à ta hauteur !

Simon et moi avons une relation qui se rapproche de celle de frère et sœur. Il lui arrive à l'occasion de se montrer trop protecteur, et cela, particulièrement lorsqu'il s'agit de mes amants. Il faut dire, pour sa défense, que j'ai souvent pleuré mes échecs amoureux sur son épaule.

— Parlant du loup, je n'ai pas vu Jonathan dans l'avion. Il ne vient pas à Toronto avec nous ?

— Non, le département du Marketing n'a pas été invité.

Jonathan travaille également pour Eos Aéronautique. Avant d'entamer notre relation, je craignais les complications qui pouvaient découler d'une fréquentation avec un employé d'Eos. Mes peurs étaient absolument non fondées ; nous ne nous croisons pratiquement jamais.

Luc, qui s'était levé pour aller aux toilettes, revient à son siège. Avant de reprendre sa place, il s'arrête et nous regarde.

— Savez-vous quoi? Je me sentirais tellement plus propre et frais si j'avais pu me doucher le cul, aux toilettes! Je suis certain que ma journée en serait changée pour le mieux! lance-t-il avec ironie avant de s'asseoir.

Nous nous esclaffons. Le plus récent mandat de Luc est justement d'intégrer des bidets dans les Eos d'Or. Ces cuvettes munies d'une douchette sont en ce moment très populaires auprès de notre clientèle chinoise. Un de nos gros clients d'origine pékinoise nous a commandé trois avions et a émis le souhait que les salles de bain soient toutes équipées de bidets. Ce mandat tient Luc occupé à plein temps depuis plusieurs mois. Cette exigence particulière est sur le point de venir à bout de sa santé mentale et affecte grandement sa courbe de stress. Je suis très heureuse de ne pas avoir hérité de ce projet. À ce jour, j'ai toujours été chanceuse dans l'attribution des mandats.

Patrick, du département des Achats, avance dans l'allée à côté de nous. Il tient un plateau sur lequel sont posées une cafetière et des tasses de plastique blanc, le tout étant destiné à son équipe. Sandrine l'aperçoit et lui dit d'un ton espiègle :

— Excusez-moi, monsieur l'hôtesse de l'air, je prendrais une tisane.

— Et moi, un Perrier sur glace! ajouté-je sur un ton moqueur.

— C'est maintenant qu'on passe nos commandes? demande Benjamin, jouant les innocents. Eh bien, je vais prendre un scotch. Rien de mieux pour commencer la journée!

— Heille, la GEC, allez faire vos commissions vous-mêmes! réplique Patrick, amusé.

Il fait quelques pas dans l'allée puis se ravise et se tourne vers nous.

— Dites-moi, ils sont bien corrects, nos plateaux. Qu'est-ce qu'on va faire à Toronto? nous demande-t-il en regardant celui qu'il tient.

L'avion est alors secoué par une légère turbulence, ce qui fait chanceler le responsable des achats. La cafetière glisse et, voulant la stabiliser, Patrick fait un mouvement brusque. Ce sont maintenant les tasses qui glissent. Incapable de tout rattraper, il finit par laisser tomber sur le tapis deux tasses qui, heureusement, n'étaient pas encore remplies.

— Tu viens d'avoir ta réponse, lui dit Luc.

— J'ai la solution. Il faudrait des ensembles à café aimantés! suggère Patrick en se penchant pour ramasser les tasses.

— Tu ne veux pas que je commence à t'expliquer pourquoi c'est une très mauvaise idée d'avoir des plateaux magnétiques dans un avion, lui répond Pascal.

— Bon, et combien ça va coûter, tout ça? demande Patrick.

— Avec vous, les comptables, c'est toujours une question d'argent, réplique Benjamin d'un ton moqueur.

Patrick fait la moue avant d'aller rejoindre son équipe. Je le regarde s'éloigner en me disant à quel point j'aime que nous puissions nous taquiner entre départements. C'est toujours inoffensif. L'atmosphère à Eos Aéronautique est très agréable. L'entreprise a su créer des liens forts entre ses employés en organisant de nombreuses activités afin de renforcer le *team building* – une expression que la direction adore utiliser – et en mettant de l'avant des valeurs comme la collaboration, le respect et la confiance. C'est sûrement grâce à ma bonne étoile qu'Eos Aéronautique m'a embauchée après que j'ai envoyé mon CV, un peu par hasard, en sortant de l'école.

Je marche dans le grand stationnement de l'entreprise en direction de ma voiture. Je viens tout juste de revenir de Toronto ; il sera bientôt 22 heures. Toute la journée, notre fournisseur a déployé une véritable opération séduction. Entre chaque présentation, il nous servait des croissants, des fruits et des chocolats. Il nous a ensuite offert un dîner cinq services bien arrosé. Après un seul verre de vin, j'avais la tête qui tournait ; je ne suis pas habituée à boire de l'alcool le midi. Les présentations ont continué jusqu'en début de soirée, toujours entrecoupées de collations. La journée s'est terminée par un cocktail dînatoire qui péchait par abondance.

Plusieurs de mes collègues ne sont d'ailleurs pas en état de prendre leur voiture pour rentrer chez eux. Je les aperçois, agglutinés sous le porche de l'entrée principale, qui attendent un taxi. Pour ma part, j'ai été très sage. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois de trop boire dans une activité de bureau. Je me suis fait la promesse de ne plus jamais recommencer lorsqu'on m'a raconté, à mon retour au travail le lundi matin suivant, que j'avais dansé avec un peu trop d'enthousiasme, seule, au milieu de la piste de danse, sans mes souliers... Benjamin adore revenir sur cette histoire. Il a même eu l'audace de faire à quelques reprises une imitation peu flatteuse de ma prestation.

Je me laisse tomber lourdement sur le siège, derrière le volant. J'ai trop mangé. Lorsque je pense à tout ce qu'on nous sert lors de ce genre d'événements, je me dis que c'est un véritable miracle que je ne sois pas obèse.

Je me regarde dans le grand miroir de ma chambre à coucher. Je suis prête pour le mariage dont la cérémonie débute dans quarante-cinq minutes. Je suis très satisfaite de mon ensemble. Je porte une robe de

cocktail ajustée en dentelle bleu foncé. J'ai chaussé des souliers à talons aiguilles en cuir verni d'un orange éclatant. Le tout est assorti d'un petit sac à main et de boucles d'oreilles de la même teinte que mes chaussures. Un ensemble parfait pour un mariage en cette splendide journée du début du printemps. Jamais je n'aurais pensé à jumeler ces deux couleurs. J'en ai eu l'idée en regardant des sites de vêtements sur Internet. Après avoir déniché ma robe, j'ai fait des recherches sur le Web afin de trouver les meilleurs accessoires. Je suis tombée sur des photographies d'un « tapis rouge » pour la première d'un film américain. Une des comédiennes, vêtue d'une robe de la même couleur que la mienne, portait des souliers et des bijoux orange vif, ce que j'ai trouvé absolument magnifique. Bon d'accord, je sais très bien que je peux me montrer maniaque lorsqu'il s'agit de faire du *shopping*. Mais pour me justifier, j'estime que nous avons tous droit à nos petits plaisirs coupables.

La cérémonie du mariage terminée, je discute de tout et de rien avec mes grandes amies Sara et Marie, sur le parvis de l'église. Nous attendons notre tour pour prendre des photographies avec les mariés.

— J'ai trouvé les boucles d'oreilles dans une petite friperie, sur Saint-Laurent, expliqué-je aux filles.

— Élise! Encore en train de parler de magasinage! Comme je ne suis pas étonné, me coupe Stéphane Lemay sur un ton réducteur.

Stéphane est l'une de mes fréquentations désastreuses d'il y a plusieurs années. Il vient de faire son apparition à mes côtés, comme s'il sortait d'un cauchemar.

— Ce n'est pas toi qui *trippes* sur les voitures modifiées? lui répond Sara avant même que j'aie le temps d'ouvrir la bouche.

— « *Trippais.* » J'ai évolué, moi.

— Élise est ingénieure en aéronautique. Elle a bien le droit de se distraire avec ce qu'elle veut, rétorque Marie.

— L'avocate et la comédienne qui volent au secours de leur amie. Ça aussi, ça me rappelle des souvenirs.

— Je ne savais pas que tu étais un des invités. Tu connais Alexandre? demandé-je sur un ton qui se veut sympathique pour mettre fin aux hostilités.

— Non. Je suis un ami du frère de la mariée. Le monde est petit. On se revoit plus tard, dit-il en nous quittant.

— Oui, vraiment, le monde est trop petit..., laisse échapper Sara lorsque Stéphane n'est plus à portée de voix.

— C'étaient quoi les chances qu'il soit ici, lui? Je ne l'ai pas revu depuis des années!

— Pourtant, il semble t'en vouloir comme si ça s'était passé hier, souligne Marie.

— C'est parce que c'est un con! C'est lui qui m'a trompée et il se permet d'être le plus fâché de nous deux.

— Il n'a jamais accepté que tu le laisses et encore moins que ce soit nous qui t'ayons appris qu'il te trompait, me rappelle Sara.

— Il va me gâcher ma soirée! Et Jonathan qui arrive juste après le repas!

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. En attendant ton chum, c'est moi qui serai ta *date*, me dit gentiment Marie en me prenant par le bras.

Stéphane Lemay... Que de mauvais souvenirs! Notre relation ne fut pas très longue, ni très glorieuse. Nous nous fréquentions depuis quelques mois. Même s'il n'était pas le garçon le plus attentif, j'étais très éprise de lui. Un jeudi soir, alors que j'allais comme d'habitude rendre visite à mon père, Marie et Sara étaient sorties par hasard dans le même bar que lui. Stéphane ne les avait pas remarquées lorsqu'elles

étaient entrées au *Bière et Martini*. Il était trop occupé à embrasser une fille à pleine bouche sur la piste de danse. Sous le choc, mes amies l'avaient ensuite vu se diriger vers les toilettes pour s'enfermer avec sa belle dans l'une des cabines. Lorsque je l'avais questionné sur cette histoire, il avait tout nié. Il m'avait raconté qu'il avait simplement dansé avec une copine, cette soirée-là, et que c'étaient mes amies qui avaient inventé tout le reste parce qu'elles étaient, évidemment, jalouses. Il avait poussé l'audace jusqu'à exiger de moi de ne plus les revoir si je voulais rester avec lui. Le choix a été absolument déchirant. J'ai dû prendre au moins un milliardième de fraction de seconde – le temps qu'a mis l'influx nerveux pour transmettre l'information à mon cerveau – pour faire mon choix. Bien sûr, je l'ai largué.

Cet incident est arrivé il y a plusieurs années et, rétrospectivement, je m'étais convaincue que son comportement s'expliquait par sa jeunesse. Il n'avait que vingt-trois ans. Son attitude sur le parvis de l'église vient de contredire ma théorie. Alors que nous approchons maintenant de la trentaine, il est toujours aussi con.

Je me fais mentalement la leçon en ressassant cette vieille épopée. Il est évident qu'en grande majorité les hommes sont loin d'être aussi bêtes et menteurs que lui. Stéphane est l'exception, et c'est moi qui ai le don de toujours choisir les pires spécimens ; comme si je ne possédais pas l'intelligence émotionnelle nécessaire pour choisir un bon partenaire. Je suis tellement heureuse de m'être émancipée de ce fâcheux trait de personnalité et de vivre une relation saine avec Jonathan.

Je termine enfin une longue conversation avec une tante d'Alexandre un peu trop soûle et envahissante. Je commençais à croire qu'elle ne me laisserait

jamais partir. Le repas de cette magnifique réception de mariage est terminé depuis un bon moment, et la plupart des convives se déhanchent sur la piste de danse. J'aperçois Sara et Vincent, son amoureux, qui dansent à en perdre haleine. Je les trouve tellement beaux, tous les deux. Leur amour transparait dans chacun de leurs mouvements. Mon téléphone à la main, je me dirige vers la sortie pour tenter de rejoindre Jonathan. J'aimerais vraiment qu'il vienne me retrouver, particulièrement depuis que je sais que j'ai un ex qui me déteste parmi les invités. Dès qu'il répond, je lui lance :

— Jonathan ! Que fais-tu, mon chéri ?

— Je suis chez mon père. Je l'aide à installer sa thermopompe.

— Encore ? Il commence à être tard pour faire ça, non ?

— Il faut croire qu'on n'est pas très bons.

— Est-ce que tu vas venir me rejoindre quand même ?

— Je ne crois pas. J'ai déjà bu plusieurs bières et je n'ai pas envie de faire une demi-heure de route. Je pense que je vais coucher ici. C'est correct avec toi ?

« C'est correct avec toi ? » Je me répète mentalement cette phrase en marchant vers les toilettes. Qu'est-ce que j'aurais pu répondre ? « Non ! Je veux que tu prennes ta voiture et que tu risques d'avoir un accident et/ou un casier judiciaire ! » Pas étonnant qu'ils n'aient pas encore terminé d'installer la thermopompe ! S'il n'est pas en état de conduire, je vois difficilement comment il pourrait être en mesure de travailler efficacement. Il aurait pu demander mon aide. Ça m'aurait fait plaisir de passer chez son père demain pour leur arranger ça... Je suis déçue. Ce n'est pas tant que j'aurais aimé qu'il m'accompagne au mariage, mais je déteste lorsqu'il fait son évasif. S'il n'avait pas envie de venir, j'aurais préféré qu'il me le

dise simplement au lieu de me laisser dans l'expectative de son arrivée. Quand je lui ai demandé s'il voulait m'accompagner, je lui ai pourtant mentionné qu'il ne s'agissait pas d'une obligation. J'entre dans la salle des toilettes alors que Sara sort d'une des cabines :

— Élise ! Tu étais où ? me demande-t-elle en ouvrant son sac à main pour retoucher son maquillage.

— Dehors... au téléphone. Jonathan ne passera pas finalement, dis-je en entrant dans une cabine.

— Es-tu triste ?

— Ce n'est pas la fin du monde. Ce n'est pas comme si je n'avais pas d'amis ici.

— C'est quand même dommage..., me lance Sara de l'autre côté de la porte. J'ai tellement chaud. Je pense que je vais me calmer avant de retourner sur la piste de danse.

— Je t'ai vue avec Vincent. Vous étiez en feu !

— Toi, tu t'amuses quand même ?

— Oui, oui..., réponds-je distraitement. C'est bizarre, je n'ai pas eu mes règles depuis un bon moment. Je commence à m'inquiéter.

— Moi aussi je suis en retard ! dit-elle alors que je sors de la cabine.

— C'est vrai ? As-tu fait un test de grossesse ?

— Non, ça m'arrive souvent. Je n'ai pas un cycle très régulier. Et je ne vois pas comment je pourrais être enceinte ; je prends assidûment la pilule. Comme quelqu'un de névrosé, je la prends à heure fixe, et si jamais je dépasse de plus d'une heure, je demande à Vincent de mettre un condom en plus pour le reste du mois. Je ne suis tellement pas prête à avoir un bébé. Toi, tu en as fait, un test ?

— Oui. Négatif. Ce qui n'est pas très étonnant puisque je prends aussi la pilule. Mais je suis régulière, d'habitude, et ça fait plusieurs mois que je n'ai pas eu mes règles.

— Ce n'est sûrement rien, me rassure Sara, sentant mon inquiétude.

— J'ai mon rendez-vous annuel avec ma gynécologue lundi prochain. Ça tombe bien, je vais pouvoir lui en parler.

— Il y a peut-être une conjoncture entre les planètes et la lune qui dérègle nos cycles! dit Sara en plaisantant.

— Ou mon test n'était pas bon et on est toutes les deux enceintes!

— NOOOON! s'écrie Sara en imitant le cri d'une victime de film d'horreur. Allez, Élise, viens danser avec moi!

J'abandonne Sara et Marie sur la piste pour aller me chercher une bouteille d'eau. Je me place dans la file, au bar. Stéphane arrive à mes côtés. Sa présence m'irrite. Je me raidis. Je me convaincs que toute cette histoire est absolument ridicule. Depuis le temps, je devrais être capable de mettre mon ressentiment derrière moi. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas agir comme deux adultes matures. Je lui envoie un petit sourire. Au lieu de m'accorder la même politesse, il me regarde d'un air mauvais. Ses yeux vitreux trahissent une trop grande consommation d'alcool.

— Ma belle, ça te dirait d'aller baiser dans les toilettes? me demande-t-il en me souriant méchamment.

Je suis sidérée par sa question dont le sous-entendu me lève le cœur. Je ne peux pas croire que j'ai déjà été intime avec un tel individu. Soudain, Vincent s'interpose entre nous, sortant véritablement de nulle part. Je ne l'avais même pas remarqué au bar. Il observe Stéphane avec mépris – il faut dire que les filles et moi lui avons raconté notre histoire dans les moindres détails pendant le repas.

— Je t'ai entendu. C'est quoi, ton problème? lui demande Vincent.

— Aucun problème. Je voulais juste faire une faveur à Élise. Ça lui ferait du bien de se déniaiser.

Quand on était ensemble, elle n'était pas très bonne au lit...

Mes yeux s'arrondissent et je laisse échapper un petit « oh ». Je suis dépassée par son commentaire abject. Le visage de Vincent se durcit.

— Bon, ça suffit, le cave. Tu sors d'ici ! lui ordonne-t-il autoritairement.

— Pogne pas les nerfs ! C'était juste une *joke*...

— Tu ne veux pas me voir « pogner » les nerfs, gronde Vincent en l'attrapant par le col de chemise.

Sara et Marie viennent précipitamment me rejoindre. Stupéfaites, elles observent Vincent escorter Stéphane jusqu'à la sortie. Mon ex-copain n'offre pas beaucoup de résistance. Il n'est pas de taille ; l'amoureux de Sara le dépasse d'une tête et est beaucoup plus costaud.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquiert Sara avec inquiétude.

— Stéphane m'a demandé si je voulais l'accompagner dans les toilettes et m'a ensuite dit que je baisais mal.

— Ma pauvre chouette ! s'exclame Marie.

— Non, ç'a valu la peine, réponds-je.

— Quoi ? me demande Sara perplexe.

— Voir Stéphane se faire mettre dehors de manière aussi humiliante par ton chum. Ça vaut bien une insulte ou deux...

Nous nous regardons toutes les trois et éclatons de rire. Je me sens énormément soulagée par le départ de Stéphane et j'ai enfin envie de faire la fête.





Élise Dubé, ingénieure en aéronautique à l'aube de la trentaine, œuvre au sein d'une compagnie qui construit des jets privés de luxe. Elle aime son travail et adore ses coéquipiers. Côté cœur, elle est convaincue d'avoir trouvé la perle rare. Alors qu'elle croit que sa vie est enfin sur des rails solides, deux très mauvaises nouvelles viennent la chambouler.

Se retrouvant célibataire et apprenant qu'elle pourrait bientôt être infertile, Élise est prise de panique. Elle aurait moins d'un an pour trouver le père de ses futurs enfants? Impossible! Elle qui, en plus, a toujours eu une propension pour choisir les mauvais partenaires. Son premier réflexe est de s'enfermer dans son condo, mais, encouragée par ses amies, Sara et Marie, elle décide bravement de surmonter sa « peur du loup ». Elle se donne un défi : dire « oui » à toute nouvelle expérience, faire des rencontres et s'amuser.

La trilogie *La Peur du loup* relate les tribulations de Sara, Élise et Marie. Nous suivons tour à tour une avocate qui aspire au succès, une ingénieure en aéronautique qui rêve de l'amour avec un grand A, ainsi qu'une comédienne croqueuse d'hommes qui veut vivre librement.



Avec *Élise*, Annie Lemieux-Gaudrault signe le tome 2 de sa trilogie *La Peur du loup*. Il s'agit d'une première série romanesque pour cette Montréalaise avocate en droit du divertissement, qui aime dépeindre avec originalité les petits et grands défis de la femme moderne.

 facebook.com/AnnieLemieuxGaudrault



ISBN 978-2-7648-0875-7

